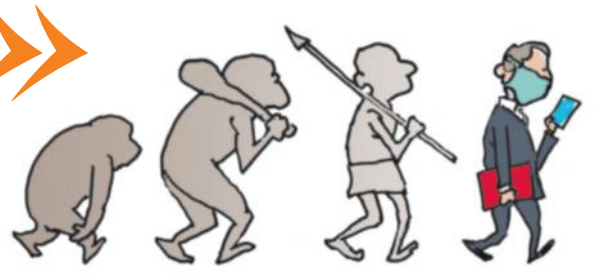
Chaque jour, la sémiologue Mariette Darrigrand analyse les mots qui se sont invités dans notre quotidien depuis le début de la crise sanitaire.

«Humain»



5/10

L'homme vient de l'humus, cette terre organique. La crise que nous traversons lui rappelle cette condition d'être mortel et réimpose la valeur de la vie humaine, à protéger. L'occasion de réinventer un nouvel humanisme?

Photo Gérard Cambon

Mariette Darrigrand
Sémiologue

Dessins : Deligne

Dans le contexte

C'est un mot qui n'avait pas disparu, mais qui était relativisé. On parlait de transhumanisme, d'humanité augmentée, comme si l'homme avait vocation à être dépassé, comme s'il n'était pas suffisant. Avec la crise sanitaire, on a vu le qualificatif « humain » réapparaître fortement, comme si la menace qui pèse sur la vie humaine nous avait réveillés de notre indifférence.

La crise actuelle fait bouger fondamentalement notre rapport au cadre de vie, en nous rappelant l'interdépendance des quatre règnes, humain, animal, végétal, minéral.

Nous avons en particulier renoué avec le sens des liens interpersonnels. On s'est rendu compte que le travail des soignants ne repose pas uniquement sur le savoir médical, mais relève aussi de qualités humaines. Plus largement, nous comprenons que nous n'allons pas sortir de cette crise en nous appuyant seulement sur la technique et des données objectives.

Dans l'histoire

En latin, le terme *humanus* s'oppose à *deus*, le dieu, l'immortel qui est sur l'Olympe. Être humain, c'est être mortel. Ce qui nous définit, c'est que nous sommes « finis ». *Humanus* est un mot image car il vient de l'humus : ce petit bout de sous-bois, mêlant de la terre, de l'eau, des végétaux primaires et aussi des fragments de minéraux, des traces animales…

L'homme vient de cette terre organique, et s'en élève ensuite. Adam vient de l'*adama*, la terre en hébreu. Et Jésus sera bien sûr, l'Ecce homo. Le christianisme souligne l'humilité de l'homme, et ce mot vient aussi de la racine *humus*. Au Moyen Âge, l'humanité prend une valeur morale et émotionnelle. Une gente dame est dite humaine si elle montre de la grandeur d'âme, et pensons à l'appel que fait Villon à ses *« frères humains »* dans sa *Ballade des pendus*.

À la Renaissance, la notion acquiert une dimension intellectuelle. C'est le début des sciences dites humaines : la philosophie, l'histoire, la littérature, que l'on nomme *« les humanités »*. Rabelais défend *« les lettres humaines »*. À côté et parfois contre les textes non bibliques, ils prouvent que l'homme est capable d'inventer ses propres écrits. Cette vision accompagne l'émergence du libre arbitre, de l'esprit critique et ouvre la porte aux Lumières et aux droits de l'homme.

Pour la suite

La crise actuelle, comme le dit Edgar Morin, met l'aventure de l'humanité dans l'incertitude. Elle fait bouger fondamentalement notre rapport au cadre de vie, d'abord en nous rappelant l'interdépendance des quatre règnes, humain, animal, végétal, minéral. Elle donne aussi raison aux travaux d'anthropologues comme Philippe Descola, qui expliquent depuis longtemps que la culture ne peut imposer sa domination à la nature.

Et en même temps, la pandémie réimpose la valeur spécifique de la vie humaine, à protéger. La période donne ainsi l'occasion de réinventer l'humanisme à l'âge de l'anthropocène, dans un moment où l'homme est devenu un objet d'accusation, et non plus de glorification comme à la Renaissance. L'inventivité humaine, la grandeur du courage, de l'intelligence collective, vont devoir faire face à la vulnérabilité, et à des besoins que l'on croyait dépassés.

Dans le confinement, l'individu qui se pensait indépendant a expérimenté son besoin des autres. Une nécessité fondamentale qu'aucune technologie sophistiquée ne peut remplacer. Nous vivons donc probablement une blessure narcissique aussi forte que lorsque nous avons compris que la Terre tournait autour du Soleil, ou que la raison ne dirigeait pas tout notre être… Et je ferais volontiers le pari que nous allons voir émerger ce que j'appellerais un humanisme de la cabosse, un humanisme blessé, un humanisme malgré tout.

Recueilli par Lucie Alexandre

Demain : « Barrière »

Le goût des mots

Sémiologue, Mariette Darrigrand est spécialiste des discours politico-médiatiques et des vocabulaires contemporains. Elle anime le blog observatoiredesmots.com

Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur le corps. *J'te kiffe. Je t'aime* (Gallimard, 2017), *Sexy Corpus* (Lemieux Éd., 2016).

Sur les médias. *Comment les médias nous parlent (mal)* (François Bourin, 2014), *« Les médias, c'est nous »*, (*Le 1*, mars 2016).

Sur le politique. *Ces mots qui nous gouvernent* (Bayard, 2008), *« Vers un monde de covivance »* (série « Utopie virale », revue *Études*, avril 2020).

«Recherchez le Seigneur, vous tous les humbles de la terre, qui mettez en pratique le droit qu'il a établi; recherchez la justice, recherchez l'humilité, peut-être serez-vous à l'abri au jour de la colère du Seigneur.»

Livre de Sophonie 2, 9

Florence Levillain/Signatures

Le regard de Florence Levillain

Photographe française née en 1970, membre de l'agence Signatures. Elle explore des territoires variés allant du monde de l'entreprise aux rues des banlieues, portant son regard sensible sur ceux que l'on croise sans toujours les voir. Outre son travail de reportage, elle imagine des séries poétiques et humoristiques mises en scène, comme celle-ci, intitulée « Effets secondaires », commencée au lendemain du confinement dans son appartement sous les toits de Paris.

vu d'Indonésie

Les Orang Rimba se protègent

Sur l'île de Sumatra, la crise sanitaire ravive les coutumes ancestrales du peuple des Orang Rimba, les «hommes de la forêt», qui sait depuis longtemps se préserver en cas d'épidémie.

Bien loin des foyers urbains de contamination au Covid-19, à la lisière de la jungle de Sumatra, le peuple autochtone des Orang Rimba prend la menace épidémique très au sérieux. Les « hommes de la forêt » possèdent en effet une coutume ancestrale, aussi humble sur leur condition humaine que soucieuse de préserver les autres : le *besesandingon*, qui permet, en période d'épidémie, de protéger le groupe des individus malades.

Lorsqu'ils ont eu connaissance de la pandémie, les Orang Rimba se sont ainsi réfugiés au plus profond de la forêt. Depuis, les individus ressentant des symptômes se placent en quarantaine, à quelques centaines de mètres du reste du groupe. Ils n'empruntent plus les chemins pratiqués par leurs congénères. *« Ils ont conscience actuellement qu'une maladie affecte la population extérieure, et préfèrent s'adapter pour éviter qu'elle n'atteigne la leur »*, explique Edmond Dounias, chercheur à l'Institut de recherche pour le développement.

Comme pour la plupart de ces populations nomades de chasseurs-cueilleurs, la place des anciens au sein du groupe est très importante, et la répartition de la nourriture se fait de façon équitable. *« C'est un message d'humanité et de partage intéressant pour notre société »*, confie Edmond Dounias.

Au nombre de 3 000 sur Sumatra, île indonésienne aux 50 millions d'habitants, les Orang Rimba s'organisent traditionnellement en groupes de familles de 15 à 20 individus. *« Ils sont très mobiles, ont donc très peu de biens matériels. Ils utilisent sur place les ressources qu'offre la forêt »*, témoigne le chercheur, qui a passé trois mois à leur contact. Ce mode de vie a plusieurs conséquences. *« Leur nombre restreint et leur dispersion les rendent" invisibles" pour les agents pathogènes qui ont besoin d'une forte concentration d'individus pour se propager. »*

Mais cette sous-exposition aux maladies rend aussi leur système immunitaire plus vulnérable. D'autant que la forêt de Sumatra, depuis trente ans, se réduit drastiquement en raison de la culture intensive d'huile de palme et de caoutchouc. Malgré les mesures de protection qu'ils prennent eux-mêmes spontanément, les Orang Rimba sont donc plus exposés aux maladies, *« ce qui les rend dépendants de notre médecine »*, ajoute Edmond Dounias. L'identité culturelle de cette population est menacée. *« Ce sont de toutes petites gouttes d'humanité qui ne pèsent plus rien en nombre d'individus à l'échelle mondiale. »*

Léo Macia